

PIERRE DUCROZET

Variations de Paul

roman

ACTES SUD

*À mon père, ma mère et mon frère,
pour la musique et pour la joie.*

PREMIER MOUVEMENT

Paul est allongé dans l'herbe. Le vent marin se glisse entre ses pieds nus. Il porte un tee-shirt blanc, un pantalon noir, il écarte les bras. Dans son château de bord de mer, toutes les portes sont ouvertes. Paul se lève à l'heure qui lui chante, il fait quelques pas dans le jardin s'il a dormi à l'intérieur, il salue les vagues qui viennent caresser les roches, puis il s'allonge dans l'herbe haute et il ferme les yeux, prolongeant un peu ce temps délicieux où l'on flotte encore entre les rêves et les couleurs à venir. On n'est qu'à moitié là, on arrivera bien assez tôt. Paul place ses mains sous ses cheveux mi-longs. Il inspire l'air salé. Et alors tout commence.

Au début ce n'est qu'un picotement léger, à peine un frémissement au niveau du bras gauche et des doigts de pied. Paul rouvre les yeux un instant, la lumière abricot sinue entre les oliviers du jardin, l'instant s'étale. Il sait la déflagration à venir. Il se croit prêt ; on ne l'est jamais. Le chuchotis parcourt sa jambe, arrive au bassin, se glisse dans la colonne et file droit jusqu'au cou. Paul laisse faire. Il sent son corps disposé à accueillir la vague. Il n'en connaît jamais à l'avance la teinte ni la puissance. Il s'allonge quand même et on y va.

Et alors elle jaillit. C'est sous la poitrine qu'elle se déploie d'abord, ample et sauvage, venant se briser contre la digue des côtes alignées, rompues à l'exercice mais qui menacent pourtant toujours de plier. Son cœur tape dans sa cage. La chose reflue, le corps se cabre et se tient prêt, il sait qu'elle reviendra et la voilà déjà. C'est dans le bas-ventre qu'elle rue alors, bouillonnante, écumeuse, chargée de mille couleurs, Paul ferme les yeux et avale le torrent, dont il aime l'arôme amer et tranchant, la face rugueuse. Il en reçoit depuis toujours toute la violence, qui l'aura tordu et plié mais l'aura peut-être, au bout du compte, maintenu debout.

Sous sa peau tout bouge à présent. Ses organes refluent, son sexe se durcit, prenant lentement de l'ampleur contre sa cuisse, son cou se raidit, ses yeux s'agitent sous leurs fins rubans de peau. Paul est allongé dans l'herbe perlée de rosée. Tout s'anime et chatoie en lui comme dans une cathédrale, les pigments et les lumières jaillissent de tous côtés, il sent ses pores entièrement ouverts et tout y entre.

Et alors une brûlure, là, dans l'estomac. Quelque chose est allé heurter ce recoin, son angle mort, le plus disposé à recevoir et encaisser les chocs, les violences, les défaites. Les vagues et les sillons qui affluent connaissent leur chemin. Paul a mal tout à coup et se plie. Puis la chose repart ailleurs et son corps à nouveau s'ouvre sur l'herbe et l'été.

Paul a appris à sentir avec précision dans son être ce qui tremble et ce qui vit. Il parvient à visualiser le parcours de la vague en lui. Il sent son œsophage se tendre à l'arrivée de cette teinte mauve, son cœur battre lorsque la cavalerie tonne, ses poumons s'ouvrir pour recevoir les violons et la neige, sa gorge se

serre, ses épaules se nouent, et l'ensemble – fusils cormorans chandelles et plantes grimpantes – virevolte dans son cerveau en toile fuselée.

Pendant des minutes, des heures peut-être, Paul Maleval demeure étendu là, dans son château de bord de mer, se laissant labourer et traverser, rempli à ras bord. Puis finalement, son ventre le rappelle au monde ; il se lève et se dirige vers la cuisine. Il dépose alors sur le plateau les fromages corses, le jambon, le citron, le pamplemousse et les poires, avec sur le côté une tasse brûlante de café et un verre d'eau. Il pose l'ensemble sur la petite table en bois du jardin. Il jette un œil à la mer, qui continue à battre sa mesure secrète.

Paul avale un bout de chèvre frais avec une cuillère de miel. Puis, au bout de longues minutes qu'il étire comme des élastiques, il se lève et fait un pas à l'intérieur. Et alors seulement, d'un geste qu'il espère dégagé, presque indifférent, il s'approche des platines et éteint la musique.

Lorsque Paul meurt pour la première fois,

il vient à peine de naître. Partout autour de lui s'élèvent des cris, il s'étouffe, il est coincé ; quelle étrange manière de commencer. Dans cette salle d'accouchement de la clinique de la Croix-Rousse, à Lyon, le cordon ombilical, qui l'a jusqu'alors maintenu en vie dans le ventre de sa mère, s'enroule autour du bébé qui ne porte pas encore de nom. S'enrouler une fois est habituel, le médecin-chef Patrick Tournier ne s'en inquiète pas, mais deux fois cela devient dangereux, la respiration est balbutiante, ce sont les premières bouffées du monde, le bébé peut s'asphyxier, comme c'est le cas aujourd'hui, ce samedi 5 juillet 1947. Dans la torpeur de cette salle rudimentaire les infirmières s'agitent sur les dalles en céramique blanche, elles semblent glisser, légères, mais c'est une illusion en réalité elles cavalent. On est pourtant habitué à ces cordons autour du cou, il faut toujours rassurer les mères, pas d'inquiétude madame c'est tout à fait normal, la sage-femme glisse son doigt sous le nœud formé au cou, libère l'étreinte et l'enfant sort, peut-être un peu bleui mais sans dommages ; or cette fois-ci l'enfant est immobile et Anne, la sage-femme, sait que quelque chose ne va pas, la mère souffle plus

fort et crie au ciel, l'infirmière lui dit de se calmer, tout est en ordre, les curseurs montent mais tout va bien se passer, Sarah se mord les lèvres et pousse, le bébé reprend le bon chemin, la sage-femme guette ce cou qui l'inquiète, le père, Antoine, suant à grands flots dans son costume étroit, tient valeureusement la main de sa femme. Sarah pousse à nouveau et la sage-femme sent quelque chose. Allez allez ! elle sait qu'ils disposent d'une poignée de minutes pour ôter le cordon du cou, lequel demeure hors d'atteinte. Sarah crie, le médecin-chef ouvre la fenêtre, quelle chaleur, Paul crierait s'il pouvait, à quoi bon sortir si c'est pour ce ciel morne et ce sol en céramique, il n'était pas si mal dans le liquide amniotique, baignant dans les eaux profondes, dont on l'expulse déjà, et le ruban avec lequel il aimait jouer s'entortille autour de sa tête, qu'en faire, il glisse vers quelque part, il a mal sans même le savoir, ça y est une main l'attrape, qui, malhabile, ne fait qu'accentuer davantage la pression autour de son cou, son petit corps se contracte, le cordon peine à l'alimenter en sang oxygéné, la circulation se coupe, le cœur bat fort pour pomper le sang rare, les poumons cherchent quelque chose qu'ils ignorent. Le plafond est beige, les murs blancs, les rues calmes sur cette colline qui surplombe la ville, dans la salle qui manque décidément d'aération les rythmes cardiaques s'accélèrent, sauf celui du bébé qui s'arrête.

Mais personne n'en sait rien pour l'instant, et on continue à pousser, encourager, tenir, espérer. Enfin, dans un dernier coup de semonce, celle qui se voudrait une nouvelle fois mère mais ne l'est encore qu'à moitié offre la tête non couronnée à Anne, qui s'empresse de soulever le cordon et de le

couper. L'enfant sort. À ce stade-là, ce n'est plus du violet, c'est du gris-noir pâle ; en voyant la chose, le père tombe en arrière. Anne tient l'enfant dans ses bras, la tête toute boursouflée dans sa paume droite, et alors, sans le tourner ne serait-ce qu'une seconde vers la mère, elle court et pousse violemment la porte battante, remonte le couloir, tourne à gauche, elle court mais elle manque singulièrement d'entraînement, elle pousse malgré tout la porte devant elle, le cœur s'est arrêté crie-t-elle, Clément c'est à toi. Le long type, blouse blanche et cernes profonds, attrape le bébé, il sait qu'il a trente secondes devant lui, pas plus, c'est son boulot, il fait ça toute la journée, une fois sur trois ça part à la morgue, ses mains sont précises, véloces, d'une efficacité sans pareille, Anne reprend son souffle sur le côté, l'enfant est déjà sur la table d'opération. Clément pose la plaque C1, la plus petite, sur le torse du nouveau-né, il appuie sur le secteur, bam, le corps frêle se soulève, deuxième secousse, quelle décharge pour un tel oisillon, on entend un bruit. Anne s'approche. Ce n'est pas un cri, pas un geignement, à peine un son mais il vient de l'enfant. Clément dit recule un peu. C'est là qu'il faut que ça tienne. Personne ne bouge. Une seconde. Deux. L'air est moite. Clément Carlier voit, à la position du nouveau-né, qu'il est reparti vers les limbes, or il est payé pour sauver des vies alors il relance la machine, c'est une manivelle reliée à un écheveau de câbles, une nouvelle machine qu'on a reçue au lendemain de l'armistice, Anne retient son souffle, le bébé est désormais bleu nuit, il est loin déjà c'est fini pour lui, ç'aura été une bien courte expérience sur la Terre, on le jettera à la fosse aux chiens, là

où on avait empilé tous les fusillés et les mutilés de la guerre, Anne s'approche, il faudra l'annoncer à la mère, relever le père, ils repartiront sous les platanes en fleur vers leur petite vie, leur appartement aux murs blancs, leurs meubles sans éclat. Clément abaisse une dernière fois la manivelle, pour l'honneur. C'est fini. Il s'approche. Un cri rauque, fluet, comme une salve d'honneur, s'élève du corps brisé. Il pose sa main sur le torse. Le cœur bat. Clément prend l'enfant dans ses bras, le regarde. Son corps se contracte, se tend vers quelque chose, le souffle reprend. Ce gosse est un guerrier.

Anne repart vers la salle d'accouchement. La mère tend les mains vers la chose, qui se teinte lentement de rose. Le père, qui a passé une dizaine de minutes dans les sphères, est à peine revenu. Il s'élançe vers l'enfant. Anne et l'équipe échangent des regards. Ils savent que cela tient du miracle. Cette inspiration désespérée, bouffée d'air ultime qui emporte le morceau dans un sens ou dans l'autre, vers le ciel ou les profondeurs, l'enfant l'a lancée comme un réflexe, une dernière pulsion de vie, qui tout aussi bien l'eût emmené ailleurs, vers le dedans, si la bouffée n'avait atteint sa cible. Mais le voilà, donc, ses mains reprennent vie, ses pieds gigotent au ralenti, il fait toujours aussi moite dans cette salle de la clinique de la Croix-Rousse mais on respire un peu mieux déjà. Sarah se tourne vers Antoine, regarde, regarde-le. Dieu qu'il est laid. Je sais que tu le penses aussi, et tu souris, et tu souris, oui il est affreux mais il est en vie.

Cette mort, Paul n'en porte pas de marques au cou, ni ailleurs, il en est sorti frais et vaillant, mais il la trimballe comme une légende familiale, un

mythe originel qui lui plaît bien. Sa mère lui en livrait souvent le récit, en variant les détails, le cordon toujours plus serré et la renaissance plus glorieuse. La dramaturgie faisait son effet, on retenait souvent ses larmes, on haletait avec le bébé. Le père, lui, demeurait à terre, dans les rires et la quête d'attention, alors que tout autour de lui menaçait de périr. Sarah concluait par l'instinct de vie du petit, quelle histoire, répétait-elle en posant sa main douce sur sa joue, quelle histoire et te voilà.

Paul pense à sa mère et à sa naissance dont il aurait, sans le mythe, tout oublié, assis au comptoir de ce bar sur la 14^e Rue, à l'angle d'Union Square, New York, où il vit depuis quelques mois. Les rues crépitent comme chaque jour. Paul observe la danse, pas menus et grandes foulées. Il habite un peu plus bas, dans l'East Village, un de ces appartements foutraques et insalubres qui y prolifèrent. Tout est à même le sol, les fringues, les disques, les livres, les assiettes, et les gens s'assoient là, à côté, où ils peuvent.

Nous sommes en 1974, Paul Maleval a vingt-sept ans. Il est assis comme chaque jour ou presque à cette table patinée, s'enroulant dans les vapeurs de tabac froid. Il est tôt, 11 heures à peine, on enterre encore les cadavres de la veille. Paul souffle sur son café et contemple la journée à venir. D'ici on ne fait que deviner le tumulte du dehors, la lumière tendre du matin et le ballet des passants s'arrêtent aux rideaux en velours tirés sur la salle, dans un coin le billard troué par endroits, la queue orpheline là sur le côté, et derrière un juke-box bien muet tout à coup. Paul se concentre. Il fait le vide avant d'aller emplir son être de tous les sons et de toutes les vies

dont cette Babel déborde. La vigilante serveuse, anticipant sans un regard sa tasse vide, la remplit avant qu'il n'ait pu esquisser le moindre geste. Il lui sourit, il sait qu'il ne pourra plus rien boire ni manger jusqu'à ce soir, ce café était déjà un caprice de trop. Paul observe la table entaillée de signes cabalistiques, de déclarations d'amour et d'obscénités diverses. Il a douze dollars en poche. Il vit dans la reine des villes. Il se lève. Il se sent plus libre que jamais.

Toute la journée il s'emplit des sons de New York. Tout résonne à ses oreilles, du klaxon au rouleau de paroles du vendeur de journaux, toutes les musiques et toutes les langues, l'hindi fait tourner les vocales dans ses oreilles, l'espagnol colore l'air, l'anglais rue, le russe fend, l'italien l'entraîne dans sa danse, ses écouteilles sont grandes ouvertes et tout y entre.

Alors qu'il dépasse la Deuxième Avenue, une discrète et lointaine mélodie l'arrête. Ce n'est qu'à peine une harmonie, quelques sons qui se détachent du fracas général, quatre notes cristallines mais elles se sont glissées en lui. Paul fait un pas en direction de la boutique. Il n'y a plus de marche arrière possible. Il les connaît, ces notes. Dans sa tête elles dansent depuis toujours.



L'allée de platanes est droite sous le ciel. La mère et le fils jouent avec les ombres mouvantes des branches. Puis la mère le dépose dans la poussette et avance le long de l'allée. Le frère marche quelques pas devant.

L'enfant reprend chaque jour une forme humaine. On l'a appelé Paul, ça valait pour Verlaine comme pour le Nouveau Testament, pour Antoine comme pour Sarah c'était parfait. Paul est un enfant solaire, qui tend la main, sourit, bat des pieds. Il retrouve chaque matin son grand frère, Jérémie, lequel passe lentement ses doigts sur son visage. Paul s'allonge près de la vitre de l'appartement, celle qui donne sur la montée Saint-Sébastien, il toise les passants, qu'il ne distingue pas encore mais semble regarder, c'est déjà bien.

Le monde est alors une pâte immense, malléable, offerte. Tout est devant lui, inatteignable mais là, disposé sur des plateformes toutes également vastes et désirables. Paul babille, son désir est pur et infini car sans objet, sans levier, sans accroches – les siennes, qu'il n'appelle pas encore mains, s'agitent à quelques centimètres de sa poitrine, tout le reste est flou, derrière, miraculeusement jailli de terre. Sa curiosité et sa soif de monde ne connaissent pas de limites.

Nous sommes au milieu du xx^e siècle, sur les pentes de la Croix-Rousse, à Lyon, France. C'est un bord du monde comme les autres, bleu humide et recouvert de givre. Les jours ne se détachent guère les uns des autres, formant des blocs secs, froids, épais. Un quartier en pente est un gage d'aventures, il y a un sens et il y a des passages, et Antoine Maleval l'aime pour cela. Il a grandi dans la campagne bressane avant d'arriver à dix-huit ans sur les berges du Rhône, dans une pièce vétuste donnant sur une impasse. Il a grimpé avec Sarah les marches de la colline il y a cinq ans déjà. Ils ont d'abord vécu sur le plateau, rue Villeneuve, avant d'emménager dans